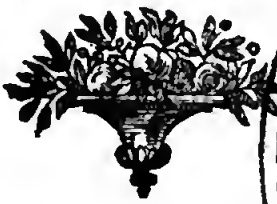
LE TOUR DE CARNAVAL,

COMEDIE EN UN ACTE,

Par M. D'ALLAINVAL.

Repreſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy le 24 Février 1726.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue ſaint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

75750

On trouve dans la même boutique les Comedies ſuivantes de M. d'Allainval.

L'EMBARRAS DES RICHESSES, *Comedie.*

L'HYVER, *Comedie.*

Ces Pieces ſont dans le Nouveau Théatre Italien 12. 8 *vol. qui ſe vend auſſi chez* BRIASSON: *ainſi que les Parodies du Théatre Italien* 12. 3 *vol. l'un & l'autre avec les airs gravés.*

LE MARY CURIEUX, *Comedie repréſentée ſur le Théatre François.*

ACTEURS.

MADAME RICHARD, Veuve d'un Préſident de Giſors.

MARIANNE, Fille de Madame Richard.

CLITANDRE, Officier, Amant de Marianne.

SOTENROBE, Aſſeſſeur de Giſors.

SANS-QUARTIER, Valet de Clitandre.

MARTON, Suivante de Marianne.

Un GARCON de l'Hôtel garni.

DANSEURS & MUSICIENS.

La Scene eſt à Paris dans un Hôtel garni.

LE TOUR DE CARNAVAL.

SCENE PREMIERE.

MADAME RICHARD, MARIANNE, MARTON.

MADAME RICHARD.

QUE je t'embraſſe, ma chere fille, je ſuis charmée de te voir enfin déterminée à épouſer M. de Sotenrobe : Je ſuis ſûre que tu ſeras heureuſe avec lui ; s'il n'a pas cet air vif & ces manieres évaporées qui prennent la plûpart des femmes, il n'a pas auſſi les

défauts de ces étourdis qui donnent tous les jours mille chagrins à une épouſe par leur humeur volage & libertine. M. l'Aſſeſſeur eſt un garçon doux, ſage, poſé, riche : d'ailleurs tu n'auras à eſſuyer de ſa part ni inconſtance, ni caprice. Si tu ſçavois le plaiſir que je lui ai fait, quand je lui ai appris il y a une heure ou deux les diſpoſitions où tu es à ſon égard ; je croyois qu'il en mourroit de joye. Je gage qu'il eſt actuellement occupé de la petite fête de Carnaval, qu'il doit te donner ce ſoir dans cet Hôtel garni. Va, ma chere fille, va te préparer pour cela ; & toi, Marton, ſonge que nous reprenons demain le chemin de Giſors.

MARTON.

Madame, tout eſt prêt pour le départ.

Madame RICHARD.

Je vais à une petite emplette qui me reſte à faire, je ne tarderai pas.

SCENE II.

MARIANNE, MARTON.

MARTON.

MAdame de Sotenrobe veut-elle bien que j'aye l'honneur de lui faire la reverence ?

MARIANNE *riant.*

Ha, ha, ha.

MARTON.

Vous riez ! Ma foi, Mademoiſelle, la choſe n'eſt pas trop riſible pour vous... Riez, riez, cela ne durera pas toujours; mais de grace, Mademoiſelle, répondez-moi autrement, & apprenez-moi comment le plus grand benêt du Royaume a pû trouver grace devant vos yeux, lui que vous haïſſiez à mort, ſur-tout depuis qu'il s'eſt fourré dans la tête d'être votre époux ?

MARIANNE.

Quoi ! tout de bon, Marton, tu crois que je l'aime ?

MARTON.

Non vraiment, je me doute bien que vous ne l'aimez pas ; le moyen d'aimer un homme de cette trempe ?

MARIANNE.

A propos de quoi t'allarmes-tu donc?

MARTON.

Ah ! je vous entens... Tenez, Mademoiselle, je ferois la premiere à vous conseiller de l'épouser, si vous aviez toujours à vivre à Paris; en fait d'époux, dans cette charmante Ville, les plus sots sont souvent les plus courus; une fille ne s'y marie que pour se soustraire au joug de ses parens, & un mari tel que votre Assesseur, est un trésor pour une jolie femme; elle a tant d'aimables gens qui lui plaisent, qu'elle y perdroit trop si son époux lui plaisoit : mais mort de ma vie, il faut chanter autrement à Gisors. Dans une Province grossiere, où les belles manieres ne sont pas encore reçûes, une femme n'oseroit y donner un substitut à son mari, sans qu'on en jase : *ergo*, il en faut choisir un qu'on puisse aimer.

MARIANNE.

Belle conclusion !

MARTON.

Helas! que dira ce pauvre Clitandre quand il apprendra ce mariage ridicule! Avez-vous oublié les tendres adieux que vous lui fîtes quand il partit de Giſors avec ſon Régiment il y a quatre mois? Ne vous ſouvient-il plus des aſſurances que vous lui donnâtes de n'avoir jamais d'autre époux que lui? Le pauvre garçon s'endort dans ſa garniſon ſur la foi de vos ſermens; j'en fis de mon côté à l'aimable Sans-Quartier ſon valet, & je mourrois plûtôt que de les violer.

MARIANNE.

Mais, que dirois-tu, Marton, ſi je t'apprenois que Clitandre & Sans-Quartier ſont à Paris?

MARTON.

Seroit-il poſſible, Mademoiſelle?

MARIANNE.

Oüi, je les ai vûs ce matin au Palais; jamais Clitandre ne m'a ſemblé plus charmant : mon cœur s'eſt émû mille fois; j'ai vû dans ſes yeux qu'il mouroit d'envie de m'aborder; mais comme j'étois avec ma mere, il s'eſt contenté de me faire des mines de loin, & de me

faire ſuivre par ſon valet juſqu'ici.

MARTON.

Quelle joye, Mademoiſelle! mais, s'il vous plaît, puiſqu'il nous vient un ſi puiſſant renfort, pourquoi n'avoir pas continué de faire une vigoureuſe réſiſtance?

MARIANNE.

Ne vois-tu pas que ce que j'en fais, n'eſt que pour amuſer ma mere.

MARTON.

Qu'eſt-ce que cela operera?

MARIANNE.

Cela n'a-t'il pas engagé M. de Sotenrobe à me donner le Bal ce ſoir: quand je ſonge qu'il me ſera permis d'y voir Clitandre ſous quelque déguiſement!....

MARTON.

Que l'amour donne d'eſprit! j'y pourrai de même entretenir mon cher Sans-Quartier; mais je crains fort que ce ſecours ne ſoit venu un peu trop tard; car enfin nous partons demain avec M. l'Aſſeſſeur pour Giſors, & le lendemain de l'arrivée vous devez être ſon épouſe.

MARIANNE.

Crois tu que Clitandre ſçaura parer ce coup?

MARTON.

J'eſpere auſſi beaucoup en ſon valet... Qu'il me tarde de les voir déja.... mais....

SCENE III.

MARIANNE, MARTON, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER *vivement.*

SErviteur, Mademoiſelle; bon ſoir, Marton.

MARIANNE & MARTON.

Bon ſoir, Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Comment vous portez-vous, Mademoiſelle?

MARIANNE.

Fort bien.

SANS-QUARTIER.

Et toi, charmante Marton?

MARTON.

On ne peut mieux.

SANS-QUARTIER.

J'en ſuis en verité ravi.

MARIANNE.

Et ton Maître?

MARTON.

Et toi?

SANS-QUARTIER *vivement.*

A merveille mon enfant, à merveille, Mademoiselle. Vous l'allez bien-tôt voir ici; il m'a envoyé devant comme un camp volant à la découverte, afin de régler sa marche sur les instructions que je lui donnerai. Ma chere Marton, que je suis charmé de te voir! *il l'embrasse.*

MARIANNE.

Mais, dis-moi, puis-je me flater que ton Maître ait pensé à moi?

SANS QUARTIER.

En pouvez-vous douter, Mademoiselle? nous n'avons cessé de parler de vous. Oh! pour un homme de guerre, c'est un homme bien tendre que mon Maître.

MARTON.

Et toi, Sans-Quartier, m'aimes-tu toujours?

SANS-QUARTIER.

A la rage, mon Infante, à la rage, depuis que je t'ai perdue de vûe, je ne

ſuis point entré dans aucun cabaret pour m'ennyvrer, que je n'y aye caſſé des verres en ton honneur & gloire ; ton nom eſt entrelaſſé avec le mien ſur toutes les cheminées des Corps-de-garde. Mais depuis quand êtes-vous à Paris, Mademoiſelle ?

MARIANNE.

Depuis près d'un mois ; nous y ſommes venues pour une petite affaire que nous avons heureuſement terminée : & vous, y a-t'il long-tems que vous y êtes ?

SANS-QUARTIER.

Depuis quatre jours.

MARIANNE.

Hé, qu'y venez-vous faire ?

SANS-QUARTIER.

Nous ſommes ici en recrue, nous cherchons à faire des hommes ; mais regardez-moi un peu toutes deux ... Ah, ah, voilà des yeux, ſur ma foi, qui me diſent que nous pourrions bien y faire des femmes.

MARTON.

Oh ! je tremble que ta conjecture ne ſoit pas vraie.

SANS-QUARTIER.

Comment! te défies-tu de moi?

MARTON.

Non; mais c'eſt que depuis que nous ne vous avons vû, il eſt arrivé bien des affaires. Madame Richard marie Mademoiſelle à un Aſſeſſeur de notre Ville qui eſt ici logé avec nous.

SANS-QUARTIER.

Eſt-il croyable, Mademoiſelle, que vous puiſſiez préferer à mon Maître un pied plat de Province?

MARIANNE.

Hélas! mon pauvre Garçon, Marton m'eſt témoin des chagrins que ma mere m'a fait ſur ce ſujet.

SANS-QUARTIER.

Oh, ne vous embarraſſez pas, il ne ſera pas dit qu'on nous ſoufflera ce que nous aimons ſur la mouſtache; nous y mettrons ordre.

MARTON.

Il faut donc pour cela uſer d'une grande diligence; car nous retournons demain à Giſors avec le prétendu.

SANS-QUARTIER.

C'eſt le diable! mais ne vous allarmez

de rien. Dis-moi ſeulement comment s'appelle cet Aſſeſſeur?

MARTON.

Tu ne le connois pas; pendant que vous étiez en garniſon à Giſors, il étoit à Orleans à étudier en Droit; ſon nom eſt Boniface de Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Comment?

MARIANNE.

Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Sotenrobe! Sotenrobe! ah quel bonheur! un Baſſet?....

MARTON.

Oui.

SANS-QUARTIER.

Blondin tirant ſur le fade; pour l'eſprit des plus nigauds, une vraie hapelourde.

MARIANNE.

Juſtement: comment tu le connois?

SANS-QUARTIER.

Si je le connois.... vraiment je le crois, nous avons été camarades d'étude.

MARIANNE.

Que veux-tu dire camarades d'étude?

SANS-QUARTIER.

Oui, camarades d'étude : nous demeurions tous deux ici dans une boutique de Procureur; il y étoit eſpalier, c'eſt-à-dire, Clerc & moi Laquais.

MARTON.

Il n'eſt pourtant guéres deſſalé pour avoir fait ſes exercices ſous un Procureur.

SANS-QUARTIER.

Oh, il n'y reſta guéres; la Procureuſe lui fit des avances qu'il n'eut pas l'eſprit d'entendre, quoiqu'elles fuſſent très-intelligibles; quand elle vit cela elle lui fit une querelle d'Allemand, & elle obligea Maître Jean Cornichon ſon époux de le remplacer par un autre dont elle tira dans la ſuite de bons ſervices.... Ah, ah, Monſieur de Sotenrobe, c'eſt donc vous qui voulez aller ſur nos briſées? nous verrons cela, nous verrons cela.

MARIANNE.

Il ne faut pas que j'oublie de te dire qu'il doit me donner ici ce ſoir un petit Bal.

SANS-

SANS-QUARTIER.

Tant mieux ; ce ſera mon champ de bataille, je l'y ferai danſer d'un diable d'air..... Ah, ah, ah, j'imagine un panneau qui ſentira un peu ſon carnaval ; mais il ſera bien fin s'il n'y donne. Le tems preſſe, adieu, Mademoiſelle, je vais rendre compte à mon Maître de mes découvertes, & des intelligences que j'ai dans cette place ; enſuite j'avancerai ici mon artillerie, & quoique l'ennemi ſoit déja maître des fauxbourgs, & que la gouvernante tienne pour lui, morbleu je veux à ſa barbe arborer mon pavillon ſur la bréche : ſur-tout ne vous étonnez de rien, & ne marquez point nous connoître. Je vais vous envoyer mon Maître déguiſé d'une maniere qu'il ne pourra être ſuſpect. *A Marton.* Sans adieu, mon adorable.

SCENE IV.

MARIANNE, MARTON.

MARTON.

VOïez, Mademoiſelle, comme la rentrée d'une ou deux cartes raccommode en un inſtant un méchant jeu : tout à l'heure nous étions vous & moi dans une conſternation terrible ; l'allarme étoit au camp, & l'arrivée de Clitandre & de Sans-Quartier nous vient de remettre dans le meilleur train du monde.

MARIANNE.

Que je ſerois heureuſe ſi.....

MARTON

Oh, Mademoiſelle, repoſez-vous de tout ſur Sans-Quartier; puiſqu'il s'en mêle, nous aurons une bonne iſſuë, il eſt plein d'expediens.

SCENE V.

SOTENROBE, MARIANNE, MARTON.

SOTENROBE *en dedans.*

AH les fripons ! les marauds, les canailles !...

MARIANNE.

Voilà M. de Sotenrobe bien en colere.

SOTENROBE *entre en robe ſans perruque & ſans chapeau, avec un rabat tout chifonné.*

Inſulter de la ſorte un Aſſeſſeur.

MARTON *riant.*

Ah, ah, ah ! comme le voilà fait ; ah, ah, ah !

MARIANNE.

Que vous eſt-il donc arrivé, M. l'Aſſeſſeur ?

SOTENROBE.

Ah ! m'amour, je n'en puis plus.

MARIANNE.

Voilà aſſez rire, Marton.

MARTON.

Hé le moyen de s'en empêcher, Mademoiſelle? Ah, ah, ah, M. l'Aſſeſſeur, comment vous courez le Bal en cet équipage-là? Ah, ah, ah, on voit bien que nous ſommes en carnaval.

SOTENROBE.

Peu s'en eſt fallu, mon cher enfant, que tu n'ayes été veuve avant d'être mariée.

MARTON *à part.*

Cela nous auroit tiré une groſſe épine du pied.

MARIANNE.

Quelle diſgrace avez-vous donc eue?

SOTENROBE.

Le plus grand malheur du monde; mais je ne ſçai ſi je dois te le conter; car l'amour que tu as pour moi eſt ſi violent que tu ne pourras jamais l'entendre ſans pleurer.

MARTON.

Contez, contez-nous votre lamentable avanture; Mademoiſelle la ſoutiendra bien, pour moi j'en pleure déja de rire.

SOTENROBE.

J'étois il n'y a qu'un moment dans la place du Palais Royal, & comme je me baissois pour ramasser un écu qui étoit cloüé à terre, un petit coquin m'est venu donner sur le dos d'une latte où il y avoit un rat, je l'ai payé sur le champ d'un soufflet; mais malheureusement il étoit fils de trois ou quatre Fiacres qui étoient sur la place, ils m'ont arraché ma perruque & mon chapeau. J'ai eu beau leur dire que j'étois Assesseur de Gisors, ils ne m'ont répondu qu'à grands coups de foüet; j'ai fui; ils m'ont poursuivi toujours fouettant, mille badaux se sont mis en haye pour me faire des has.

MARTON.

Je le crois bien! le spectacle étoit des plus nouveaux, de voir passer un homme en robe par les verges.

MARIANNE.

Voilà de grands coquins?

SOTENROBE.

Les Cochers ont arrêté leurs carosses, j'entendois de maudits Laquais grimpez derriere qui crioient aux Fiacres: foüettez, foüettez, c'est un Commissaire:

enfin je me ſuis ſauvé dans le Palais Royal, je l'ai traverſé, j'ai demandé en ſortant un Commiſſaire pour faire ma plainte, on m'a dit de tirer une corde que l'on m'a montrée, je l'ai fait, croyant que c'étoit la corde d'une ſonnette, & il eſt tombé ſur moi un ſceau d'eau.

MARTON *riant de toutes ſes forces.*

Ha, ah, ah.

SOTENROBE.

Ces inſolens-là ſont bienheureux d'avoir affaire à un homme qui prend les choſes auſſi-bien que moi.

MARIANNE.

Marton, que je ne t'entende pas rire davantage.

SOTENROBE.

Laiſſe, laiſſe la rire, cela ne me fait point de peine.

MARTON.

Oh, Mademoiſelle, je ris de ce que M. de Sotenrobe en a été quitte à ſi bon marché; c'eſt un miracle, il devoit périr ſous les foüets de ces brutaux.

SOTENROBE.

Cela eſt vrai, c'eſt un miracle.

MARIANNE.

Mais vous ne ſongez pas, Monſieur, qu'il y a long-tems que vous avez la tête découverte, vous pourriez vous enrhumer.

SOTENROBE.

Quand je ſuis auprès de toi je n'ai jamais froid, je ne ſens rien, j'oublie tous mes maux.

MARIANNE.

Mais votre ſanté m'eſt chere.

SOTENROBE.

Comme elle m'aime, je n'aurois jamais crû être ſi aimable, il faut que j'aye quelque mérite que je ne me connoiſſe pas; mais tu as beau faire, je ne ſçaurois te quitter..... tiens, Marton, voilà ma clef.

MARTON.

Pour quoi faire?

SOTENROBE.

Va dans ma chambre me chercher ma belle perruque & mon chapeau neuf.

MARTON.

Moi dans votre chambre? vous moequez-vous, Monſieur l'Aſſeſſeur; avec

cet air dangereux que vous avez, si l'on m'en voyoit sortir, pour peu que mon linge fût dérangé, ne s'imagineroit-on pas que je serois quelque plaideuse qui sortiroit d'une sollicitation? Oh j'ai de l'honneur, quoique je ne sois qu'une suivante.

MARIANNE.

Vous ferez mieux d'y aller vous-même.

SOTENROBE.

J'y cours, mignonne, j'y cours, & je reviens sur le champ.

MARIANNE.

Ne vous gênez point.

SOTENROBE.

Oh je crois que tu t'ennuies beaucoup quand tu ne me vois pas; va, tu me verras bien-tôt, & tu me posséderas tout à ton aise. Cela n'est pas croyable, l'amour qu'elle a pour moi depuis ce matin; va mon bouchon, nous nous divertirons bien cè soir au petit Bal que je te donnerai. Je reviens, je reviens.

MARTON.

Allez, allez, croyez-moi, restez un peu de tems dans votre chambre pour vous remettre des fatigues que vous ve-

nez

nez d'eſſuyer. Ah, ah, ah, que dites-vous, Mademoiſelle, de ſon avanture? j'admire le ſérieux avec lequel vous l'avez entenduë.

MARIANNE.

As-tu bien le courage, Marton, de rire comme tu fais aux dépens de ce pauvre garçon?

MARTON.

Hé, où eſt le mal, Mademoiſelle? Je voudrois pour une année de mes gages avoir eu le plaiſir de voir la ſcene ſur le lieu où elle s'eſt paſſée. Oh! j'imagine que cela étoit fort divertiſſant de le voir galoper en robe ſans perruque & ſans chapeau; j'en rirai bien tantôt avec Sans-Quartier.

MARIANNE.

Ne trouves-tu pas que ſon Maître eſt bien lent à venir? & que pour un Amant....

SCENE VI.

CLITANDRE, MARIANNE, MARTON.

CLITANDRE *en Haut-à-bas, une malle sur le dos.*

HAUT-A-BAS, mes Dames; des éguilles, des rubans, des boëtes à mouches.....

MARIANNE.

Il ne me faut rien, mon ami.

CLITANDRE.

Des éventails, des tabatieres à la mode.

MARIANNE.

Je vous dis que je n'ai pas beſoin de votre marchandiſe.

CLITANDRE.

J'en ai pourtant qui vous conviendroit aſſez.

MARTON.

Peſte de l'importun! laiſſe-nous, te dit-on, nous avons bien d'autres choſes à ſonger.

CLITANDRE.

Diable ! Mademoiſelle Marton eſt bien rude aux Marchands.

MARTON.

Ah ! Monſieur le Chevalier, qui diantre vous auroit reconnu ?

MARIANNE.

Ah Ciel !

MARTON.

Contez vous vos raiſons, je m'en vais faire le guet afin que vous ne ſoyez pas ſurpris.

MARIANNE.

Comment, Clitandre, c'eſt vous.

CLITANDRE *après avoir poſé ſa malle ſur une table.*

Oui, belle Marianne, c'eſt moi, c'eſt un Amant que vous revoyez plus paſſionné que jamais. Suis-je aſſez heureux pour que le tems ne m'ait point effacé de votre cœur ? & puis-je eſperer que vous ſoyez encore pour moi dans ces charmantes diſpoſitions où je vous ai laiſſé en partant de Giſors ?

MARIANNE.

En pouvez-vous douter, Clitandre,

après les assurances que je vous en ai données?

CLITANDRE.

Ah! si cela est, je suis le plus heureux des hommes.... Sans-Quartier vient de m'apprendre le grand besoin que vous avez d'un promt secours, & moi je viens vous conjurer de m'accorder votre aveu pour une petite entreprise que je médite contre mon rival, & qui m'assurera la possession de votre cœur: allons, adorable Marianne, qu'un mot de votre belle bouche acheve mon bonheur.

MARIANNE.

L'extrémité où l'on me réduit, & votre mérite, Clitandre, seront mon excuse; faites tout ce qu'il vous plaira, pourvû cependant que ma mere n'y joue point un rôle désagréable.

CLITANDRE.

Non, ne craignez rien de ce côté-là, je vais vous mettre au fait....

MARTON.

Paix, paix, voilà Monsieur de Sotenrobe qui revient; peste du trouble-fête, qui est-ce qui demandoit ici sa figure?

SCENE VII.

CLITANDRE, SOTENROBE, MARIANNE, MARTON.

SOTENROBE *à part en entrant.*

AU diable le Marchand ! j'ai envie de m'en retourner, car il m'en va couter de l'argent.

MARIANNE.

Voyons un peu vos éventails.

CLITANDRE.

En voici des plus nouveaux, Mademoiselle; c'eſt moi qui ai donné au public l'idée d'y peindre les avantures nouvelles.

SOTENROBE.

N'achete rien de ce drôle-là, ma petite femme; il t'affronteroit, il m'a tout l'air d'un Marchand de contrebande.

MARTON.

Ne craignez rien de ce côté-là, je le connois, & je ſuis ſûre que toute ſa marchandiſe eſt de bon aloi.

CLITANDRE *à Sotenrobe.*

Ah ! Monſeigneur.....

SOTENROBE.

Monſeigneur.... il faut que j'aye un air de qualité.

CLITANDRE.

Ne voulez vous rien du nôtre..... des peignes pour bien peigner votre perruque.

SOTENROBE.

J'en ai, j'en ai.

MARIANNE.

Expliquez-moi je vous prie cet éventail.

CLITANDRE.

C'eſt un Gaſcon qui ſe ſauve dans un naufrage ſur ſa valiſe.

MARTON.

En guiſe de callebaſſe. Et celui-ci ? que veulent dire tous ces gens vêtus de noir que je vois ? qu'ils ont l'air triſte, viennent-ils d'un convoi ?

CLITANDRE.

C'eſt une troupe d'Auteurs qui viennent de la premiere répréſentation d'une piece qu'ils ont eû la douleur de voir ap-

plaudir. *A Sotenrobe.* Ne touchez pas, Monſeigneur, à cette tabatiere-là.

SOTENROBE.

Pourquoi, pourquoi ?

CLITANDRE.

C'eſt qu'elle eſt vendue à un gros Chanoine qui doit y faire peindre ſa gouvernante.

MARIANNE *prenant un autre Eventail.*

Ah ! la vilaine figure ! Eſt-ce un poſſédé que cet homme-là ?

CLITANDRE.

Ah, ah, c'eſt M. Bredoüille Notaire, qui veut déviſager la Comédie, parce qu'il s'eſt reconnu dans une piece nouvelle.

SOTENROBE.

L'ami, l'ami, dites-moi un peu ce que chantent ces trois oiſeaux-là.

CLITANDRE.

Voyez cela, s'il vous plaît, Mademoiſelle ; l'oiſeau que vous voyez au milieu, eſt un moineau éperduëment amoureux de cette aimable fauvette qui eſt à ma droite ; le moineau s'eſt couvert de plumes étrangeres pour ne point donner

d'ombrage au coucou ſon rival que vous voyez à ma gauche : le moineau veut faire entendre adroitement à la fauvette qu'il viendra tantôt l'enlever au coucou ſi elle y conſent.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, cela eſt plaiſant, cela eſt plaiſant! voilà un drôle de moineau! qui eſt-ce qui diroit qu'un oiſeau ſi petit auroit tant d'eſprit? cela me confond; & la fauvette conſent-elle?...

CLITANDRE.

Il faut que je le voye dans ſes yeux.

MARIANNE.

Vous y verrez que la haine qu'elle a pour le coucou, la détermine à ſuivre ſon moineau.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, le pauvre coucou, le pauvre coucou.

MARTON.

Marchand, n'auriez-vous pas un éventail où l'on eût peint un Aſſeſſeur fouetté par quatre Fiacres?

CLITANDRE.

Non.

MARTON.

Je m'en étonne, car c'eſt une avanture des plus nouvelles & en voilà le héros.

SCENE VIII.

CLITANDRE, MARIANNE, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

Pendant cette Scene, Clitandre, Marianne & Marton, ſous prétexte de voir des éventails, parlent de leurs affaires.

SANS-QUARTIER.

HOla quelqu'un.

SOTENROBE.

Ouf! j'ai crû encore entendre la voix enroüée de ces maudits Fiacres.

SANS-QUARTIER.

M. de Sotenrobe eſt-il ici?

MARTON.

Le voilà.

SANS-QUARTIER *l'embraſſant deux ou trois fois rudement.*

Ah! votre ſerviteur, M. de Sotenro-

be, comment vous portez-vous, M. de Sotenrobe ? que j'ai de joye de vous voir, M. de Sotenrobe.

SOTENROBE.

Doucement, doucement, je ne vous connois point.

SANS-QUARTIER.

Comment M. de Sotenrobe ne reconnoît plus un de ſes amis ! ne vous ſouvient-il plus de Maître Jean Cornichon ?

SOTENROBE.

Ah ! c'eſt toi mon pauvre Dupont.

SANS-QUARTIER.

Hé vraiment oüi c'eſt moi ; je ſçavois bien que vous reconnoîtriez un garçon à qui vous avez tant d'obligations : car enfin c'eſt moi qui vous ai déniaiſé quand vous débarquâtes chez le Procureur, vous étiez ſi neuf !

SOTENROBE.

Tu t'en ſouviens ?

SANS-QUARTIER.

Bon ! & vous, avez-vous oublié tous les tours que je vous ai jouez ? Souvenez-vous de cette nuit que vous vous régaliez avec la Femme de chambre ; de concert avec elle j'entrai, j'avois la ro-

be du Procureur & un grand bois de cerf ſur la tête, vous me prîtes pour l'ombre de votre pere ; la peur vous ſaiſit, vous vous ſauvâtes, & je demeurai maître du champ de bataille ..... Ah ! que ce vin de Champagne étoit bon.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah.

SANS-QUARTIER.

Et ce ſoir que je vous fis prendre par le Guet ?

SOTENROBE.

Ah ! oui, oui ; mais à préſent je ſuis bien changé, je ne ſuis plus ſi ſot que j'étois.

SANS-QUARTIER.

Oh, diable, vous m'avez l'air d'un fin matois.

SOTENROBE.

Depuis que tu m'as vû, j'ai été étudier en Droit à Orleans : oh, cela fait bien un jeune homme.

SANS-QUARTIER.

Malepeſte ! à qui le dites-vous ? je me doute que vous faites bien des vôtres à Giſors.

SOTENROBE.

Oh, oui, depuis que je ſuis Aſſeſſeur, j'ai fait mettre dans la Halle une cloche pour annoncer l'heure du Marché.

SANS-QUARTIER.

Je veux dire que vous y êtes la coquelluche de toutes les belles.

SOTENROBE.

C'eſt à qui m'aura ; l'une me tire par ma perruque, une autre me déchire mon habit ; dès qu'on me voit, tout le monde ſe met à rire, juſqu'aux petits enfans. Oh, c'eſt que je ſuis ſi divertiſſant !

SANS-QUARTIER.

Morbleu vous avez un air qui me charme.

SOTENROBE.

C'eſt bien autre choſe, ſi tu me voyois dans mon tableau, je me ſuis fait peindre en robe.

SANS-QUARTIER.

C'eſt pour n'être pas un original ſans copie.

SOTENROBE.

Et par un Peintre fameux, qui ne peint que des viſages.

SANS-QUARTIER.

Des viſages, M. l'Aſſeſſeur ? qu'il vous aura bien attrapé !

SOTENROBE.

Mais, qu'eſt-ce que je vois-là à ton chapeau? Eſt-ce que tu ſers le Roy ?

SANS-QUARTIER.

Oui, je le ſers en ſecond, je ſuis valet d'un Officier : bonne condition, il ne me paye point, me nourrit mal & me bat beaucoup ; mais je ne laiſſe pas de tirer mon épingle du jeu, il n'y a que maniere de s'aider.

SOTENROBE.

Quoi ! tu aurois le cœur d'aller tuer ton prochain ?

SANS-QUARTIER.

Oh ! pendant la paix, le métier des armes eſt ſans riſque ; ſi la guerre venoit, je ne dis pas que je ne quittaſſe le ſervice, comme quantité d'autres brayes.

SOTENROBE.

Que ne reſtois-tu chez M. Cornichon ?

SANS-QUARTIER.

Ah ! un Procureur eſt d'un dangereux

exemple pour un valet ; je m'appercevois que je devenois diablement habile à m'approprier le bien d'autrui ; & comme je n'avois pas le privilege de le faire impunément comme lui, j'ai donné le congé à ce cocu-là. A propos de cocu, vous ne me dites pas que vous vous mariez à la fille d'une Madame Richard, & vous lui donnez ce soir le Bal ?

SOTENROBE.

Qui t'a donc déja dit cela ?

SANS-QUARTIER.

Tout Paris ; on ne parle que de vous dans les rues, & je gage qu'avant qu'il soit deux jours on vous chantera sur le Pont-Neuf.

SOTENROBE.

Oh si je sçavois cela, quoique j'aye bien envie d'être marié, je resterois encore ici pour avoir le plaisir de m'entendre chanter ; je suis glorieux moi.

SANS-QUARTIER.

Je viens vous demander une grace ; l'Officier que je sers voudroit bien venir à votre Bal, & y amener quelques Messieurs & quelques Dames de ses amis.

MARTON *riant.*

Oh qu'il vienne, qu'il vienne, plus on eſt de fous & plus on rit.

SANS-QUARTIER.

Il vous en témoignera ſa reconnoiſſance. Il faut que je vous confie une choſe ; mais, diable, *motus* ; mon Maître eſt amoureux d'une jeune perſonne qui ſera à votre Bal ; il doit l'y enlever, parce que ſa mere veut la marier au plus grand benêt de toute la terre !

SOTENROBE.

Ah que c'eſt bien fait !

SANS-QUARTIER.

Actuellement que je vous parle, mon Maître eſt auprès de ſa maîtreſſe ; ils prennent enſemble des arrangemens pour cette expedition, tandis que la pauvre dupe ſe laiſſe amuſer par un fripon, ſans qu'il ſe doute de rien.

SOTENROBE.

Oh ! le ſot, le ſot, nous rirons bien.

MARIANNE.

Adieu, Marchand ; que je ſuis charmée que nous nous ſoyons accommodez ; cela me coute un peu, mais j'eſpere que je n'aurai pas lieu de me repentir de cette emplette.

CLITANDRE.

Assurément, Mademoiselle, vous verrez que je suis un Marchand de bonne foi, & que je ne suis pas de ces forains qui attrapent à droite & à gauche ; pour moi j'épouse mes pratiques. Votre serviteur, Mademoiselle.

SANS-QUARTIER *à Sotenrobe.*

C'est apparemment-là, Mademoiselle votre future ; vous voulez bien que je la salue.

SOTENROBE.

Salue, salue, Dupont. Tiens, m'amour, voilà un garçon de ma connoissance qui veut te feliciter de ce que tu vas être ma femme.

SANS-QUARTIER.

Mademoiselle, comme je connois parfaitement l'Epoux que vous prenez, je puis vous assurer que vous ne pouvez pas mieux choisir que vous faites ; c'est un homme plein d'esprit, bien fait de sa personne, du meilleur caractere...

SOTENROBE.

Oh ! ce garçon-là me connoît bien.

MARIANNE *à Sans-Quartier.*

Je te suis obligée, mon ami.

SOTENROBE.

SOTENROBE.

Va, ma petite, va te préparer pour le Bal, la nuit approche, & j'ai dit qu'on nous fît ſouper ſi-tôt que ta mere ſera venue.

MARIANNE.

J'y vas de ce pas.

SOTENROBE.

Et moi je vais m'habiller en Officier; adieu, Dupont, adieu.

SCENE IX.

SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER.

AH, Marton, le grand nigaud! je me donne aux Diables, il n'étoit pas ſi ſtupide il y a deux ans; il n'y a point d'honneur pour un homme d'eſprit de l'attraper, il donne de lui-même dans les panneaux les plus groſſiers.

MARTON.

J'ai entendu une partie des impertinences que tu lui as dites, & ſans la crainte de gâter le myſtere, j'aurois éclaté cinq ou ſix fois.

SANS-QUARTIER.

Par ce que ta Maîtreſſe a dit à mon Maître quand il s'eſt retiré, je me doute bien que les parties ſont d'accord, & qu'elles conſentent.

MARTON.

Elle a eu quelque peine à gouter le deſſein de ton Maître : ces filles de Provinces ſont ſi ſottes quand il faut prendre un parti !

SANS-QUARTIER.

Oh ! vive nos Pariſiennes ; ç'à parlons un peu pour notre compte, je gage que tû ne te feras pas tant prier pour me ſuivre ?

MARTON.

Sans-Quartier, quoique j'aye été la premiere à enhardir ma Maîtreſſe, je ne laiſſe pas de voir le riſque que nous courrons en nous rendant toutes deux à diſcrétion à des gens de guerre.

SANS-QUARTIER.

Raſſure-toi, nous en uſerons bien.

MARTON.

On dit que le mariage ne vous fixe guere vous autres ?

SANS-QUARTIER.

Ne crains rien de ce côté-là, je te jure que je m'en tiendrai à mon pain de munition, & que je n'irai point à maraude. Je te regarde déja comme une place dont je suis le conquerant ; je te fortifierai bien, je te revêtirai de mon mieux ; je te recrepirai d'un bout à l'autre ; je te maintiendrai dans tous tes privileges, & dans toutes les clauses de la capitulation : mais aussi comme il ne faut pas trop se fier sur des païs conquis, moitié de bonne guerre, moitié par ruse ; je t'avertis que je ferai si bonne garde que tu n'entretiendras aucune correspondance avec l'ennemi.

MARTON.

Va, Sans-Quartier, ta conquête te sera fidelle.

SANS-QUARTIER.

Qu'elle prenne bien garde de donner audience à aucun trompette ; ces simphonistes, vois-tu, sous prétexte de venir faire au Gouverneur quelques complimens de bienséance, sont chargez d'ordres secrets pour faire soulever sa place ; ils en examinent le fort & le foible ; ils regardent par où ils pourront

tenter l'eſcalade, afin de dreſſer leur batterie de ce côté-là.

MARTON.

Comment ces gens-là t'allarment?

SANS-QUARTIER.

Ventrebleu ſi je ſçavois que quelqu'étranger ſe fût gliſſé dans ma Citadelle, tout ſeroit perdu, je ferois main baſſe ſur l'ennemi & ſur la place même.

MARTON.

Sauve-toi, voilà Madame Richard qui revient.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi me ſauver? Madame ne me connoît point; quand nous étions à Giſors nous n'allions vous voir mon Maître & moi que la nuit, crainte du ſcandale. Ah, ma foi, vive les gens de guerre pour la circonſpection?

SCENE X.

MADAME RICHARD, SANS-QUARTIER, MARTON.

Mad. RICHARD *ſe jettant dans un fauteuil.*

AH que ſuis laſſe! mais par bonheur voilà toutes mes affaires finies. Marton, où eſt ma fille?

MARTON.

Elle eſt dans votre chambre à ſe préparer pour le Bal.

Madame RICHARD.

Et M. l'Aſſeſſeur?

MARTON.

Il eſt auſſi dans la ſienne.

Madame RICHARD.

A qui en veut cet homme-là?

MARTON.

Madame, c'eſt un garçon de la connoiſſance de M. l'Aſſeſſeur.

SANS-QUARTIER.

Oui, Madame, j'ai l'avantage de connoître votre Gendre futur; j'ai déja eu l'honneur de complimenter Mademoiſelle votre fille, & je n'ai pas voulu m'en aller ſans avoir celui de vous ſaluer.

Madame RICHARD.

Grand-merci mon ami.

SANS-QUARTIER *bas à Marton.*

Je cours faire avancer les troupes.

Madame RICHARD.

Marton, tu ne ſçaurois t'imaginer combien je ſuis contente de ma fille, & combien je lui ſçai bon gré de ſon obéiſſance.

MARTON.

Assurément, Madame, il faut qu'elle vous respecte bien pour épouser M. de Sotenrobe, malgré l'aversion qu'elle a pour lui. Ce n'est pas pour me vanter, ni pour vous obliger à me donner quelque récompense; mais, Madame, je n'ai pas laissé de vous servir à la disposer à ce mariage.

Madame RICHARD.

Va, Marton, tu n'y perdra rien.

MARTON.

Si vous êtes dans la bonne volonté de me donner quelque chose, Madame, je vous prie de le faire à présent, avant de quitter Paris, je m'acheterois.....

Madame RICHARD.

Oh! cela ne me regarde point, c'est à Monsieur de Sotenrobe à te payer de tes soins.

MARTON.

Vous sçavez bien qu'il n'est guéres donnant.

SCENE XI.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, MARTON.

SOTENROBE *ridiculement habillé en Cavalier.*

JE vous ai entendu venir, belle-mere, & je ſuis vîte couru à la cuiſine pour dire qu'on nous fît ſouper : que dites-vous de mon équipage ? c'eſt pour le Bal que je me ſuis mis comme cela.

MARTON *bas.*

La peſte du ſot !

Madame RICHARD.

Comment, M. l'Aſſeſſeur, cela vous va à merveille.

SOTENROBE.

N'eſt-il pas vrai ? & toi, Marton, qu'en dis-tu ? Là, tout de bon, ſi tu ne m'avois jamais vû, pour qui me prendrois-tu ?

MARTON.

Je ne m'y tromperois pas à votre mine. Quel dommage, Monſieur, que vous ſoyez enſeveli dans une Robe, vous

avez un air guerrier, une taille de Conquerant.

SOTENROBE.

Tenez, belle-mère, écoutez-la, écoutez-la : oh, j'étois assurément né pour la guerre, & j'y serois parvenu, si je n'avois appréhendé les épées & les fusils.

SCENE XII.

On met le Couvert.

MADAME RICHARD, MARIANNE *en Domino blanc, & un masque à la main*, SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD.

VOilà ma fille.

SOTENROBE.

Ah, ah, qu'elle est drôle avec son habit.

MARIANNE.

Pourquoi, Marton, ne m'avoir pas averti que ma mere étoit de retour?

Madame

Madame RICHARD.

Je ne fais que de rentrer.

SOTENROBE.

Que dis-tu, ma prétendue, de ma figure? Ain, aurois-tu crû que j'aurois eu ſi bonne mine avec un plumet?

MARTON.

Oh, il n'y a perſonne à qui le pannache aille comme à vous.

MARIANNE.

Vous êtes fait à charmer.

SOTENROBE.

Tu me verras dans un moment au Bal, je danſe comme une peinture: oh tu ne ſçais pas encore tout ce que je ſçai faire; je ſçai jouer des gobelets, & j'eſcamote on ne peut mieux.

MARTON.

Le beau talent pour un homme de Juſtice! oh, je connois des gens qui eſcamoteront mieux que vous.

SOTENROBE.

Mettons-nous toujours à table, & dépêchons-nous de ſouper. *Il ſe met dans un fauteuil au milieu.* Voilà votre place, belle-mere; & toi, mon enfant, mets-toi ici à ma gauche; tu n'es pas mal placée, c'eſt le côté du cœur.

MARTON.

Remarquez-vous, Mademoiſelle, que M. l'Aſſeſſeur eſt galant juſques dans les moindres choſes?

SOTENROBE.

Bon, bon, j'en dirai bien d'autres. Hola, oh garçons, apportez le ſouper.

UN GARÇON *en dedans.*

Allons, allons.

SOTENROBE.

Pour moi je ne me mets à table que pour la forme; car je ſuis raſſaſié, mignonne, dès que je te vois.

MARTON.

Que voilà un compliment bien tourné!

UN GARÇON.

Monſieur, voilà des Violons & des Maſques qui entrent.

SOTENROBE, *ſe levant de table bruſquement.*

Vîte, vîte, ôte cette table, nous ſouperons après le Bal. Ces Muſiciens ſont alterez en diable, ils ſe jettent d'abord ſur les bouteilles, cela me couteroit trop.

Madame RICHARD.

Qui ſont donc ces Maſques?

SOTENROBE.

Ce ſont des Officiers & des Dames de mes amis qui m'ont prié de ſouffrir qu'ils vinſſent à mon Bal.

Marianne met ſon maſque, & va avec Madame Richard & Marton s'aſſeoir au fond du Théatre.

SCENE XIII.

Mad. RICHARD, MARIANNE, SOTENROBE, MARTON, DANSEURS *en Soldats & en Amazonnes.*

SANS-QUARTIER.

SErviteur, M. de Sotenrobe. Meſſieurs, honneur au Roi du Bal. *Les Danſeurs & Danſeuſes conduits par Clitandre maſqué entrent en danſant une marche, & ſaluent tous en cadence M. de Sotenrobe.*

On chante.

Cedez, cedez, jeunes beautez,
L'Amour vous ſomme de vous rendre;
Soumettez-lui vos libertez,
Et ne le faites pas attendre.
De ſon pouvoir ce Dieu jaloux,
Récompenſe les cœurs qui lui rendent hommage;

Mais quand on réſiſte à ſes coups,
Semblable à Mars, ce vainqueur en courroux
Livre l'aſſaut & met tout au pillage.

SOTENROBE.

Cela n'eſt pas mal chanté, je lui donnerois volontiers un coup à boire, mais il a trop de ſuite. *On danſe.*

VAUDEVILLE.

JE ſuis un bon Soldat,
ti, ta, ta,
Tout cede à mon courage;
J'ai dans mon fourniment,
Pa ta pan
De quoi faire ravage.

✻

Quand je vais au combat,
ti, ta, ta,
Pour moi c'eſt une fête;
Quand je monte à l'aſſaut,
Tôt, tôt, tôt
Jamais rien ne m'arrête.

✻

Auſſi-tôt que j'entens
Pa ta pan,
La gloire m'éguillonne,
Et d'un air réſolu,
Tu, tu, tu,
Sur l'ennemi je donne.

✻

Il a beau faire feu,
Ventre bleu,
Je ris de ſa menace;
S'il ne ſe rend d'abord,
Par la mort,
Je l'étens ſur la place.

✻

Pour devenir vainqueurs,
Tendres cœurs,
Prenez-moi pour modéle;
A grand coups de canon
Pa ta pon,
Battez la Citadelle.

✻

Allez près d'un objet
Vîte au fait,
Devenez témeraires;
Quand les dehors ſont pris,
Biribi
La place ne tient gueres.

On danſe.

SOTENROBE.

A nous, m'amour; danſons un Menuet enſemble.

MARIANNE.

Monſieur, c'eſt à ma mere à commencer.

Madame RICHARD.

Je le veux bien. Marton, mets-toi là auprès de ma fille, & ne la quitte pas.

MARTON.

Non Madame.

SOTENROBE.

Violons, allons un Menuet; là que ce ſoit gaillard.

Pendant que Sotenrobe & Madame Richard danſent enſemble un Menuet, Clitandre emmene Marianne, & un Maſque couvert d'un Domino ſemblable à celui de Marianne prend ſa place; tous les Maſques s'évadent enſuite tout doucement.

SCENE XIV.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD *après avoir danſé.*

QUe ſont donc devenus tous ces Meſſieurs & ces Dames? je ne me ſuis point apperçûe de leur départ.

SOTENROBE *riant.*

Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Qu'avez vous donc à rire M. l'Aſſeſſeur?

SOTENROBE.

Ah, ah, ah.

UN GARÇON.

Monſieur, un des Maſques qui ſort m'a chargé de vous venir dire que la Becaſſe étoit bridée, & que tout-à-l'heure il ſeroit à vous.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, qu'il eſt bon là! Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Mais puis-je ſçavoir?

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, belle-mere, vous allez bien rire auſſi : un de ces Maſques m'a envoyé prier tantôt de ſouffrir qu'il enlevât à mon Bal ſa Maîtreſſe; & voilà qu'on m'apprend que cela eſt fait.

Madame RICHARD.

Ah, M. l'Aſſeſſeur! qu'avez-vous fait? Pourquoi vous êtes vous prêté à cette affaire ſans m'avertir?

SOTENROBE.

On me l'avoit bien défendu.

Madame RICHARD.

Je crains que cela n'ait de fâcheuſes ſuites pour vous.

SOTENROBE.

Bon, bon, tu te moques, belle-mere,

tu te mocques : celui que cette fille devoit épouſer, n'eſt qu'un ſot, un benêt, un pauvre ſot.

SCENE XV.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER *en femme.*

AU ſecours, Juſtice, Juſtice, un Prevôt, des Archers, que l'on coure après le raviſſeur....

SOTENROBE.

A qui en veut cette femme?

Madame RICHARD.

Je tremble.

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame! une femme comme vous! Comment vous ſouffrez qu'on enleve ma fille chez vous?

Madame RICHARD.

Je n'en ſçavois rien, Madame.

SANS-QUARTIER.

Ah! traître de Sotenrobe, tu ſeras pendu.

SOTENROBE.

Pourquoi avoir laiſſé monter cette folle?

SANS-QUARTIER.

Comment tu oſes me traiter de folle, après avoir facilité l'enlevement de ma fille? un Aſſeſſeur prêter ſa main à un rapt! c'eſt tout ce qu'oſeroit faire un Commiſſaire. *Il fait ſemblant de pleurer.*

Madame RICHARD *à Marton qui eſt au fond du Théatre.*

Marton, cauſe avec ma fille, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle entende....

MARTON.

Oh, Madame, elle ne vous entend pas.

Madame RICHARD.

Allons, Madame, tranquiliſez-vous.

SANS-QUARTIER.

Hé le puis-je, Madame, le puis-je? ma fille, ma chere fille, entre les mains d'un homme de guerre.

Madame RICHARD.

Il faut.....

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame, un homme de guerre! ces gens-là ébauchent mille mariages ſans y mettre jamais la derniere main. *A Sotenrobe.* Comment tu oſes encore paroître devant moi, traître, infâme, ſcelerat?

SOTENROBE.

Belle-mere, belle-mere, elle m'étrangle.

SCENE DERNIERE.

MADAME RICHARD, CLITANDRE, MARIANNE, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

CLITANDRE *amene Marianne avec un Domino d'une autre couleur que celui qu'elle avoit au Bal. Il s'adreſſe à Sans-Quartier.*

MAdame, voilà Mademoiſelle votre fille que je vous ramene. Il eſt tems de vous découvrir la paſſion que nous avons l'un pour l'autre.

SANS-QUARTIER.

A fille ingrate! Larron d'honneur!

CLITANDRE.

Jugez mieux de moi, Madame, & de Mademoiſelle votre fille; tout ce que j'en ai fait, c'eſt pour devenir ſon époux. Je m'appelle Clitandre, mon nom & ma fortune ſont aſſez connus dans le monde, accordez-la à mon amour.

Madame RICHARD.

Marton, je te recommande ma fille.

MARTON.

Allez, Madame, elle eſt en bonne main.

CLITANDRE.

Laiſſez-vous fléchir, Madame. Hé Monſieur, parlez pour moi de grace.

SOTENROBE.

J'opine qu'ils ſeront mariez enſemble.

SANS-QUARTIER *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, voilà pour tes épices.

Madame RICHARD.

Allons, Madame, vous devez vous rendre, je connois la famille de M. Clitandre.

SANS-QUARTIER.

Le feriez-vous, Madame, ſi c'étoit votre fille qu'on eût enlevée?

Madame RICHARD.

Oüi, je croirois qu'il y auroit de l'imprudence à agir autrement.

SANS-QUARTIER.

J'y donne donc les mains.

CLITANDRE *baiſant la main de Sans-Quartier.*

Ah! Madame..... comptant ſur vos bontés: voilà un Notaire avec un Contrat tout dreſſé; daignez aſſûrer mon

bonheur. *Sans-Quartier ſigne.* Madame, faites-nous l'honneur d'y ſigner.

Madame RICHARD.

Avec plaiſir, Monſieur.

CLITANDRE *à Sotenrobe.*

Et vous, Monſieur.

SANS-QUARTIER.

Ah, mettez qu'il a déclaré ne ſçavoir ſigner.

SOTENROBE.

Un Aſſeſſeur! vous me prenez apparemment pour un Elû.

CLITANDRE.

Et ces Demoiſelles qui ſont.....

Madame RICHARD.

Ma fille.

MARTON.

Donnez donc la main à votre future, M. de Sotenrobe. *Sotenrobe va prendre le perſonnage qui s'eſt ſubſtitué à la place de Marianne pendant le Bal; & quand il l'a amené juſqu'au bord du Théatre, le Maſque & le Domino tombent & laiſſent voir un gros Valet de cuiſine.*

SOTENROBE.

Ah; ah! qu'eſt-ce donc?.....

Madame RICHARD.

Ma fille, ma fille, où eſt ma fille?

MARIANNE *ſe demaſquant.*

Me voilà ma mere.

Madame RICHARD.

Ah!.... comment impertinente, t'enfuir avec un Officier! me jouer de ces tours! Ah je n'en puis plus! me voir trahir par ma propre fille!

SOTENROBE.

Qui eſt-ce qui auroit crû cela d'elle?

CLITANDRE.

Pardonnez, Madame.

Madame RICHARD.

Laiſſez-moi, Monſieur.

MARIANNE.

Ma mere laiſſez-vous attendrir.

Madame RICHARD.

Retire-toi.

CLITANDRE.

Faites grace, Madame.

Madame RICHARD.

Il le faut bien, puiſque j'ai été aſſez ſimple pour ſigner: allez, ſoyez heureux ſi vous le pouvez.

SOTENROBE.

Quoi, Madame, vous conſentez?

Madame RICHARD.

Vos ſottiſes me mettent dans cette néceſſité.

CLITANDRE.

Ah, Madame, ſoyez ſûre de ma part d'un reſpect.....

MARIANNE.

Ma mere, que ne vous dois-je pas ?

SOTENROBE.

L'éfrontée ! comme elle dit cela.

MARIANNE *à Sotenrobe.*

Monſieur, une femme vertueuſe a trop de riſques à courir avec un mari fait comme vous.

SANS-QUARTIER.

Madame, je ſuis le brave Sans-Quartier, Valet de Monſieur, & Sur-Intendant de toute l'intrigue; j'aime Marton, & je ſerois homme à l'épouſer à petit bruit; mais elle veut votre conſentement.

Madame RICHARD.

Epouſe-la, fais-en tout ce que tu voudras, mais que je ne voye jamais cette coquine-la.

CLITANDRE *à Sans-Quartier.*

Va faire avancer les Danſeurs & les Muſiciens que j'ai amené. Ils vont nous donner une petite fête de Carnaval à l'*impromptu*; ſi vous m'en croyez, M. l'Aſſeſſeur, vous prendrez votre part du divertiſſement.

SOTENROBE.

Je ſerois bien fâché de reſter plus long-tems avec vous ; pour vous faire enrager tous, je m'en vais me coucher ſans ſouper.

DIVERTISSEMENT.

Pluſieurs Maſques entrent & danſent.

MENUET.

LE Carnaval en ces lieux vous appelle,
Volez tendres amours, venez regner ſur nous :
Enchaînez la raiſon cruelle,
Endormez les Argus, & bercez les jaloux :
Qu'en ces lieux tout chante, tout danſe ;
Que Bachus à grands flots répande ſa liqueur ;
Et qu'aujourd'hui Comus amene l'abondance
Juſques chez l'Uſurier & chez le Procureur.

On recommence : Le Carnaval, &c.

UNE PETITE FILLE.

Je ne ſuis plus dans l'ignorance,
Je ſçai ma ba, be, bi, bo, bu,
Déja mon petit cœur émû ;
Près d'un jeune berger commence
De faire ta, te, ti, to, tu.

*

Faites-moi donc préſent, ma mere,
D'un mari da, de, di, do, du,

Qu'il ſoit ſémillant, vif & dru,
Sur-tout d'un âge à pouvoir plaire,
Car un vieux pa, pe, pi, po, pu,

✻

Si pour moi ſa tendreſſe dure,
J'aurai toûjours de la vertu;
Mais s'il eſt brutal & bouru,
Ma bonne maman, je vous jure,
Qu'il ſera ca, ce, ci, co, cu.

DANSE DE VIEILLARDS.

Un Vieillard.

Dans ma jeuneſſe
On ſe divertiſſoit,
Chacun ſe trémouſſoit,
Avec grace on danſoit,
Dans un Bal on faiſoit
Admirer ſon adreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Ce n'eſt qu'indolence,
Langueur, négligence,
Les graces, la danſe
Sont en décadence,
Et le Bal va
Cahin, caha.

✻

Une Vieille.

Dans ma jeuneſſe
La vérité regnoit,

La

La vertu dominoit,
La conſtance brilloit,
La bonne foi regloit
L'Amant & la Maîtreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Ce n'eſt qu'injuſtice,
Trahiſon, malice,
Changement, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

✻

UN VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe
Les Veuves, les Mineurs
Avoient des défenſeurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs,
Soutenoient leur foibleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Majeur & pupille;
Sur-tout on grapille,
Et Themis va
Cahin, caha.

✻

UNE VIEILLE.

Dans ma jenneſſe

Quand deux cœurs amoureux
S'uniſſoient tous les deux,
Ils ſentoient mêmes feux ;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentoient leur tendreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Quand l'Hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'eſt qu'une étincelle,
L'Amour bat d'une aîle,
Et l'Epoux va
Cahin, caha.

UN VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe
On voyoit des Auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les Lecteurs,
Charmer les Spectateurs,
Par leur délicateſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela.,
Les Vers aſſoupiſſent,
Les Scenes languiſſent,
Les Muſes gémiſſent,
Succombent, périſſent,
Pegaze va
Cahin, caha.

✠

UNE VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe
Les Papas, les Mamans,
Severes, vigilans,
En dépit des Amans,
De leurs tendrons charmans
Conſervoient la ſageſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
L'Amant eſt habile,
La fille docile,
La mere facile,
Le pere imbecille,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

✠

UN VIEILLARD.

Dans ma jenneſſe
L'homme ſobre & prudent
Au plaiſir moins ardent,
Se bornoit ſagement,
Et ſon ménagement
Retardoit ſa vieilleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Turbulent, volage,
Honteux d'être ſage,
Le libertinage
Chez lui prévient l'âge,
Bien-tôt il va
Cahin, caha.

✻

UNE VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe
Les femmes de vingt ans
Renonçoient aux Amans,
De leurs engagemens,
Les devoirs importans
Les occupoient ſans ceſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Plus d'une grand'mere
S'efforce de plaire,
Et veut encore faire
Un tour à Cythere;
La bonne y va
Cahin, caha.

✻

UN VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe
Un Partiſan perdoit
Les fêtes qu'il donnoit,
Tous les dons qu'il faiſoit,
Et celle qu'il aimoit
C'étoit une tygreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela;
Un Cadeau ſans peine
Gagne une Climene,
Et dès qu'à Vincenne
En Fiacre on la mene,

Sa vertu va
Cahin, caha.

✻

LA VIEILLE *au Parterre.*

Dans ma jenneſſe
Le ſpectacle chéri
Se voyoit applaudi,
Le Théatre garni,
Le Parterre rempli
Nous combloit d'allegreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Qu'une ardeur nouvelle
Chez nous vous rappelle
Pour vous notre zele
Conſtant & fidele
Jamais n'ira
Cahin, caha.

VAUDEVILLE *de la fin.*

AH que dans ces jours à Paris
Cupidon fait bien ſes affaires!
Que l'on y dupe de maris,
Et qu'on en fait accroire aux meres.
Cenſeurs, n'en dites point de mal,
Tout eſt permis en Carnaval.

✻

L'homme de Robe eſt aujourd'hui
Bien attrapé ſans qu'il y penſe,

Les amours s'ébatent chez lui
Tandis qu'il dort à l'Audience.
Cenſeurs n'en dites, &c.

✻

Aujourd'hui plus d'un Amphion
D'Amour ſçachant la tablature,
Au noble métier d'Appollon
Réünit celui de Mercure,
Cenſeurs n'en dites, &c.

✻

Tandis que Monſieur Rigaudon
Répete en ville une Ecoliére,
Un Ecolier donne leçon
A ſa femme qui ſçait lui plaire.
Cenſeurs n'en dites, &c.

✻

Contre ce docte Medecin
C'eſt à tort qu'en tous lieux on crie;
Lorſqu'il détruit le genre humain
Son épouſe le multiplie.
Cenſeurs n'en dites, &c.

✻

Le Banquier ſur ſon Ecuſſon
Met des Licornes apparentes,
Son épouſe a grand ſoin, dit-on,
De rendre ſes armes parlantes.
Cenſeurs, n'en dites, &c.

✻

Le jour que Martin s'eſt pourvû
De ſa femme prude & ſevere,
Il a trouvé plus qu'il n'a crû:
Avant d'être époux il fut pere.
Cenſeur n'en dites, &c.

✻

Qu'il fait bon chez Blaiſe aujourd'hui!
Il eſt tout cœur, il eſt tout ame.
Le bon homme n'a rien à lui,
Son argent, ſon vin, ni ſa femme.
Cenſeurs n'en dites, &c.

✻

Ces jours paſſez on m'a fait voir
En ces lieux une étrange choſe,
Une Veuve en grand déſeſpoir,
Grand deſeſpoir couleur de roſe.
Cenſeurs n'en dites, &c.

✻

Ma mere du matin juſqu'au ſoir
Me cherche un tendre époux qui m'aime;
Sous prétexte de me pourvoir,
Elle ſe pourvoit elle-même.
Cenſeurs n'en dites, &c.

✻

Mon papa ſortant du logis
Laiſſa maman au lit malade,
Le ſoir au Bal il fut ſurpris

De la trouver en mascarade.
Censeurs n'en dites, &c.

*

Pour nous rendre tous satisfaits,
Venez voir la piece nouvelle,
C'est une bagatelle, mais
Elle vous prouve notre zele.
Censeurs n'en dites, &c.

FIN.

APPROBATION.

Lû & approuvé,

DANCHET.